Document generated on 06/05/2025 5:42 a.m.

Voix et Images

Variations sur l'échec

François Dumont

Volume 27, Number 3 (81), Spring 2002

Daniel Poliquin

URI: https://id.erudit.org/iderudit/013329ar
DOI: https://doi.org/10.7202/013329ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dumont, F. (2002). Variations sur l'échec. *Voix et Images*, *27*(3), 561–566. https://doi.org/10.7202/013329ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Essai/Études

Variations sur l'échec

François Dumont, Université Laval

Penser l'échec n'a rien d'enthousiasmant, mais cela semble aujourd'hui le défi par excellence des essayistes, qui tentent de le mesurer et de l'expliquer, en prétendant rarement le juguler, tant son omniprésence rendrait absurde toute velléité d'espérance. Le constat d'échec, en effet, se généralise, qu'il s'agisse du Québec ou du monde, des idéologies ou de la littérature, au point où ce verdict apparaît comme un lieu commun du temps présent. Les façons de désespérer, toutefois, restent multiples.

C'est avec amertume que Pierre Hébert décrit l'échec de l'université dans *La nouvelle université guerrière*[1]. La cassure se situe, selon lui, au milieu des années 1990, au moment où le «dogme» du «déficit zéro» s'est imposé, ne tardant pas à être «intériorisé» par les universitaires. Cette intériorisation, observe-t-il, a été facilitée par le départ massif et soudain des représentants d'une autre conception de l'enseignement et, surtout, de la recherche. En invitant les professeurs à bénéficier de retraites anticipées, les administrateurs, observe Pierre Hébert, «font sortir de leur Cité ceux et celles qui auraient pu servir de mémoire car, pour la plupart, ces professeurs ont connu et vécu un autre idéal que l'industrie de la connaissance, si bien que leur savoir historique eût pu être menaçant à la stabilité du système. Eux partis, les jeunes, enchaînés, contemplent les ombres de la caverne» (p. 49).

On voit que pour Hébert, l'université nouvelle est moins la conséquence d'erreurs que le résultat d'une stratégie. Pour annihiler la liberté de jadis, un plan précis aurait permis d'implanter trois principes: «le principe d'*uniformité*, le principe de *compétitivité* et, enfin, le principe de *performance*» (p. 17). Ces trois principes organisent le corps de l'ouvrage, où l'auteur en appelle souvent à la littérature, illustrant par exemple l'impact de la normalisation du langage en citant le *1984* de George Orwell, convoquant les réflexions de Walter Benjamin sur l'esthétisation de la guerre, ou opposant l'ironie de Cioran au culte de la vitesse.

Bien qu'il s'en prenne à la mentalité martiale de l'université actuelle, Pierre Hébert se fait pourtant lui-même, à certains moments, guerrier; par exemple lorsqu'il écrit que «ce qui parfois décourage le plus, c'est la multiplication des collaborationnistes» (p. 68). Il repousse le désespoir avec difficulté, en invitant à briser quelques chaînes: celle de la définition de l'université dans la logique de «l'économie du savoir»; celle de l'hégémonie du pouvoir administratif;

celle du désabusement qui prend la place de la révolte. Mais cette stratégie paraît bien fragile : Hébert voit en effet « beaucoup plus de signes d'une émergence du contre-pouvoir, présentement, à l'extérieur du monde universitaire » (p. 73). L'université peut-elle être sauvée de l'extérieur ? Cette solution paraît paradoxale, dans la mesure où le seul vrai pouvoir, selon Hébert, serait celui de dire non. Mais le portrait que Pierre Hébert fait des plus jeunes (où les étudiants sont étrangement absents) laisse croire qu'il n'y a pas grand-chose de neuf à attendre. Ce désaveu de ceux et celles qui, étudiants ou professeurs, n'en sont pas encore à préparer leur retraite a d'autant plus d'impact que l'auteur fut très impliqué — avec enthousiasme, même — dans le développement de la recherche universitaire, comme en témoignent ses nombreux travaux sur la littérature québécoise[2]. Cette ferveur perce d'ailleurs dans les dernières lignes de l'ouvrage, où le pouvoir de la littérature prend le relais de l'incitation à éprouver intensément les sentiments du combattant en déroute : « il faut avoir PEUR, peur de voir l'esprit critique et la liberté disparaître devant la nouvelle religion économiste qui domine ; pour que ce refus se fasse entendre, il faut avoir MAL, mal de voir la connaissance s'enfermer dans une caserne ; enfin, pour que ce refus acquière toute sa force, il faut aussi RÊVER, rêver afin que nos esprits déjà trop bien programmés osent entrevoir une autre réalité que celle des ombres de leur pitoyable caserne » (p. 75).

Ce requiem qui cherche à s'inverser en plaidoyer s'accorde tout à fait avec le tableau que dresse Marc Angenot des discours contemporains dans *D'où venons-nous ? Où allons-nous ? La décomposition de l'idée de progrès*[3]. De façon synthétique (et souvent caustique), Angenot dresse un portrait de la désillusion généralisée, précédé d'un rappel des grands projets du passé, et assorti d'un certain nombre d'hypothèses qui sont explicitement associées à l'essai (à la différence de la plupart des nombreux travaux d'analyse du discours social publiés par l'auteur). Par rapport au livre de Pierre Hébert, il s'agit d'une vue de haut qui donne un peu le vertige : les exemples sont nombreux, et ils constituent eux-mêmes des discours englobants.

Marc Angenot tente de tenir à distance aussi bien l'engagement que le désengagement[4], mais il souligne la difficulté d'adopter un point de vue objectif sur un discours auquel il participe : « Je vais essayer pour ma part de déchiffrer la fin d'une croyance en l'avenir et d'une vision du monde "progressiste" et de mesurer ses conséquences détectables, mais sans interpoler une nostalgie du jamais-plus ni du reste me laisser aller à une adhésion jobarde ou fataliste au cours des choses. » Il s'agit donc d'adopter la position « d'une analyse stoïque qui cherche à mesurer ce qui s'est défait et ce qui se recompose sans interpoler des regrets, des connivences et des indignations et sans confondre hypothèses argumentables et prophéties crépusculaires » (p. 25). « Ce qui s'est défait et ce qui se recompose » : voilà précisément l'articulation du livre. Il s'agit d'abord d'examiner ce que furent les idéologies du progrès, puis de rendre compte des fondements des discours actuels sur l'échec des anciens programmes.

Plusieurs formules et de nombreux rapprochements sont lumineux, et l'aisance avec laquelle Angenot navigue dans cette masse de discours est étonnante. Cependant, compte tenu de l'ampleur du corpus considéré, l'espace restreint de la collection «Spirale» implique forcément des raccourcis. L'auteur peut renvoyer à de nombreuses études antérieures, mais certains de ses constats relèvent purement de l'opinion (par exemple lorsqu'il évoque la «décadence» de la science-fiction contemporaine, p. 99). Ce livre correspond bien à l'«essai-diagnostic», au sens qu'Angenot lui-même donnait à cette appellation générique dans *La parole pamphlétaire*: l'auteur «se met [...] hors du système empirique qu'il contemple, [...] pour le dominer, en faire parler l'organisation et en circonscrire les limites[5]».

Commentant la typologie d'Angenot dans un ouvrage récent d'introduction à l'étude de l'essai, Pierre Glaudes et Jean-François Louette proposent d'ajouter à la catégorie «essai-diagnostic» celle d'«essai-débat», car, selon eux, il n'y a pas lieu de séparer l'essai des discours agoniques[6]. De fait, l'appellation «essai-débat» rend bien compte d'une autre dimension de l'essai d'Angenot: celui-ci ne se limite pas à faire voir; il attaque volontiers, se moquant à plusieurs reprises de certaines attitudes qu'il désapprouve ou qu'il méprise. Ainsi, les «écologistes moralisateurs» sont renvoyés à leur impuissance (p. 91), les postmodernes à leur ignorance (p. 104), les nationalistes à leur névrose (p. 146) et les croyants à leur faiblesse (p. 156). Du mélange entre la description et le sarcasme, l'analyse et le mouvement d'humeur, ressort, dans la brève partie finale, la nécessité de «comparer, distinguer, classer, définir et interpréter» (p. 160), toutes opérations qui s'accordent difficilement avec la forme de l'esquisse et le ton de l'ironie.

Si le livre de Marc Angenot combine l'«essai-diagnostic» et «l'essai-débat», *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*[7], d'André Major, correspond tout à fait, pour sa part, à l'«essai-méditation» tel que le définissait Angenot, «où il s'agit [...] moins de dévoiler un «contenu» extérieur à la pensée que de montrer les mécanismes intimes par lesquels la pensée se donne ses objets[8]». Ce livre est de plusieurs années à la fois: il est construit à partir de carnets datés de 1975 à 1992, mais la sélection est récente, et les corrections apportées sont rarement spécifiées. Cela donne l'impression que le temps du commentaire original est reconduit, comme si les changements vécus à partir de 1975 étaient contemporains. Ce temps immobile est celui d'une écriture sobrement désenchantée (ce qui est d'ailleurs précisément l'attitude que Marc Angenot appelle de ses vœux). L'«adieu au roman» du sous-titre n'est pas très présent dans ce livre, qui accueille plutôt la précision et la justesse des nouvelles de Tchekhov. En fait, les références (à Gombrowicz et à Flaubert, notamment) montrent la prégnance d'une pensée romanesque, mais qui aurait fait son deuil, du point de vue de l'écriture, des ambitions démesurées du roman: «Bien que je demeure un insatiable dévoreur de romans, j'ai plus de mal que jamais à en écrire, dégoûté que je suis de ces courses au long cours qui ne mènent qu'au désert», écrit Major en 1984 (p. 47).

Il s'agit donc de se libérer d'une certaine ambition, mais aussi, et plus encore peut-être, de se libérer du milieu, pour avoir accès au monde : « Un des effets libérateurs de l'écriture, c'est de nous entraîner parfois au-delà du territoire où nous confine notre héritage socioculturel. Ainsi en venons-nous à ne plus supporter les travers et les préjugés de notre milieu d'origine ou d'adoption. C'est en ce sens d'ailleurs qu'on peut dire que l'art relève de la haute trahison et du plus total irrespect de nos propres valeurs [...] L'expérience littéraire nous montre en effet que rien ne prévaut sur les exigences de ce " mentir-vrai " dont toute œuvre authentique constitue une vibrante et irréfutable manifestation. » Major ajoute qu'« il s'agit moins pour l'écrivain de révéler une vérité quelconque — c'est un autre métier, celui-là, et bien plus rentable — que de rendre le monde plus lisible. Certainement pas plus beau, ni plus simple, ni plus supportable. Seulement un peu plus lisible » (p. 77).

Le « désespoir apaisé » (p. 98) que distille Major fait parfois place à l'exaspération, tout particulièrement lorsqu'il est question de la qualité de la langue publique au Québec. Mais le plus souvent, c'est l'aphorisme qui vient sous la plume du diariste, qui cultive l'auto-ironie à la manière de Georges Perros (« La modestie a ceci de bon qu'elle empêche les autres de vous remettre à votre place », p. 72 ; « Même quand on sait tout de soi, on n'en est pas pour autant changé, la lucidité étant une fée sans baguette », p. 143). Bien que l'auteur ne cesse de buter sur des « décombres » (p. 105), une certaine sérénité émerge et on pourrait à mon sens dire de l'écriture de Major ce que celui-ci dit à propos de Pavese : « Il y a pourtant, si je ne m'abuse, un envers de l'échec : cette lumière du langage dont toute œuvre d'une certaine profondeur est porteuse » (p. 122).

La tonalité de ces carnets, de même que les allusions répétées au désert, n'est pas sans rappeler le journal d'Hector de Saint-Denys Garneau, « écrivain de l'échec » par excellence dans la littérature québécoise. Garneau a beaucoup été relu ces dernières années, et on s'accorde généralement, me semble-t-il, aujourd'hui, pour considérer son écriture de l'échec comme une réussite. Les moqueries de Jacques Ferron ou les reproches des jeunes poètes de l'Hexagone semblent avoir vieilli davantage qu'un texte comme « Le mauvais pauvre va parmi vous avec son regard en dessous », notamment. Or voici que François Charron nous invite à revenir en arrière et à renouer avec le procès biographique, dans *L'obsession du mal. De Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*[9]. À vrai dire, dans ce gros livre, Charron fait surtout le procès du milieu canadien-français de l'époque de Garneau, à la manière de Jean Le Moyne — la concision en moins.

Ce livre étonne à première vue, puisqu'un poète associé à la modernité y plaide pour la biographie, qu'il préfère même à l'analyse des poèmes. Mais on reconnaît la manière de Charron, qui n'est jamais aussi à l'aise que dans l'opposition, à lui-même aussi bien qu'aux autres. Cela se reflète d'ailleurs dans l'ouvrage, où, à part quelques exceptions comme Le Moyne, Charron utilise

surtout les travaux critiques pour s'y opposer. Or, plusieurs absences sont assez surprenantes : les analyses de Jacques Blais, si utiles pour leur précision ; les travaux de Jean-Louis Major, qui a déjà résumé plusieurs des arguments de Charron ; ceux de Pierre Nepveu, qui a beaucoup contribué à la « réhabilitation » de l'échec de Garneau ; ceux de Pierre Popovic, qui a éclairé l'interdiscursivité des années trente [10].

L'ouvrage est divisé en dix chapitres, suivis d'un épilogue et d'une longue annexe. Si les travaux critiques cités sont parcellaires, les textes de Garneau, par contre, sont tous considérés, des premiers poèmes aux derniers, en passant par les articles, le journal et la correspondance. Charron ne distingue pas vraiment la prose de la poésie : il cherche avant tout dans les poèmes des confirmations de ses diagnostics sur l'homme et sur son époque, ce qui transforme souvent les poèmes en documents. Les diagnostics reposent sur une conception de la psychanalyse selon laquelle « il faut sortir de la mère-langue, de la mère-croyance, de la mère patrie qui donnent comme résolue la difficulté d'être soi dans un espace de confinement idolâtrique » (p. 105). Bien qu'il ait tenté cette sortie, Garneau se serait piégé, car son « ascèse purificatrice » montrerait qu'en l'occurrence, « apprendre et se dominer signent le travail de la pulsion de mort » (p. 110).

Comme jadis, donc, Garneau prend ici figure de victime des valeurs canadiennes-françaises. Ce réquisitoire psychanalytique rappelle le livre de Jean Larose sur Nelligan [11]. Toutefois, le procès intenté par Larose visait le Québec contemporain, tandis que celui de Charron concerne le lointain Canada français. Charron s'oppose même au monde d'hier en se réclamant des valeurs d'aujourd'hui, qui se voient non pas remises en question, mais consolidées. Commentant le discours de *La Relève*, il écrit par exemple : « pour nous, la dénonciation des valeurs oppressives et aliénantes de la bourgeoisie ne se confond en rien avec l'anarchie intellectuelle et créatrice resplendissante de la modernité » (p. 179). Charron fait longuement la leçon au groupe de *La Relève*, comme si un mouvement influent contemporain se réclamait de Jacques Maritain ou comme s'il fallait contrer aujourd'hui un engouement pour le culte marial... La génération de *La Relève* a fui un certain nombre de questions en se réfugiant dans le néo-thomisme, cela semble entendu (d'ailleurs, Jean Le Moyne, comme le rappelle Charron, le concédait lui-même dès les années cinquante) ; mais la relecture de Garneau ne peut-elle permettre aussi de pointer ce que nous, contemporains, ne voulons pas voir ? Cela est certes plus difficile à déterminer, précisément pour les mêmes raisons qu'il n'était pas simple d'y voir clair sur les années trente dans les années trente.

De ce point de vue, le débat que Charron prolonge dans son annexe (surtout p. 533-538) est intéressant, me semble-t-il, en dépit du ton outrancier qu'il a choisi d'adopter. En effet, l'inversion contemporaine de « l'échec » de Garneau, opérée par plusieurs essayistes (Charron cite Gilles Marcotte, Yvon Rivard et Robert Melançon), mérite certainement d'être interrogée (et la psychanalyse, qui nourrit ailleurs la réflexion de Charron, a certes beaucoup à dire sur la dénégation). Mais

s'il fallait revenir à l'échec de cette poésie, je me demande — reprenant mon lieu commun de départ — au nom de quelle «réussite» on pourrait bien aujourd'hui le juger.

1. Pierre Hébert, *La nouvelle université guerrière*, Québec, Nota bene, coll. «Interventions», 2001, 77 p.
2. Sous la rubrique «Du même auteur», les travaux de Pierre Hébert sur le journal intime, sur Groulx et sur la censure sont signalés, mais son *Jacques Poulin* (Presses de l'Université d'Ottawa, 1997) a été omis.
3. Marc Angenot, *D'où venons-nous ? Où allons-nous ? La décomposition de l'idée de progrès*, Montréal, Trait d'union, coll. «Spirale», 2001, 180 p.
4. Au sujet des études littéraires, Marc Angenot explique toutefois précisément ses positions dans *On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments*, Montréal, *Discours social/Social Discourse*, Nouvelle série, vol. V, 2001, 51 p.
5. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 47.
6. En fait, curieusement, plutôt que d'ajouter une nouvelle catégorie, les auteurs proposent de remplacer la catégorie «essai-méditation» par celle d'«essai-débat». Voir Pierre Glaudes et Jean-François Louette, *L'essai*, Paris, Hachette Supérieur, coll. «Contours littéraires», 1999, p. 26-37.
7. André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Prix de la revue *Études françaises*», 2001, 207 p.
8. *La parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 57.
9. François Charron, *L'obsession du mal. De Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 590 p.
10. Voir notamment : les études reprises par Jacques Blais dans *Parmi les hasards*, Québec, Nota bene, 2001 ; Jean-Louis Major, *Le jeu en étoile*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1978 ; Pierre Nepveu, *L'écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988 ; Pierre Popovic, «Saint-Denys Garneau, celui qui s'excrit», *Études françaises*, vol. XXX, n° 2, 1994, p. 111-122.
11. Jean Larose, *Le mythe de Nelligan*, Montréal, Quinze, coll. «Prose exacte», 1981.